

HISTOIRE DE L'IMAGE EN PSYCHIATRIE

Daniel Collin

Il existe une catégorie de films dont on préfère parfois nier l'existence tant ils peuvent évoquer ou rappeler des choses désagréables. Le film de psychiatrie fait partie de ceux-là et si, aujourd'hui, il obtient avec beaucoup de prudence un droit de cité audiovisuel qu'il a mis un siècle à obtenir, c'est parce que l'approche de la maladie mentale a, elle-même, profondément changé.

Un peu d'histoire, cependant :

En 1898, Boleslaw Matuszewski, photographe du Tsar, évoque, parmi d'autres, l'importance de créer une cinémathèque (donc une collection constituée) consacrée au film médical particulièrement orienté sur les "maladies nerveuses".

En 1904, un clinicien italien, le Professeur Camillo Negro, passe à l'acte, à Turin, en réalisant à la fois des documents cliniques sur le milieu psychiatrique (ce qui était techniquement et philosophiquement révolutionnaire) ainsi que des documents courts sur des pathologies en vues réelles qui seront aussi tournés sans reconstitution avec acteur.

Le film de psychiatrie est resté campé sur ces deux modèles d'expression pendant près d'un demi-siècle, à peine perturbé par quelques incursions du film amateur pratiquées par des membres d'une équipe soignante. D'une manière générale, personne n'avait formalisé l'idée ni de constituer un fonds, ni bien sûr, de thésauriser ce fonds, la seule exception notable restant l'exemple du Professeur Negro, perpétué par son fils, dans les années trente.

Pendant le premier demi-siècle, le schéma de ces films ne variera pas beaucoup, et, comme la maladie mentale demeure encore la maladie à enfermer, le film qui s'y rapporte sera, quand à lui, projeté avec une parcimonie obligée, devant un public soigneusement sélectionné. Autant dire que les verrous sont bien mis pour que la diffusion des films ne transpire pas. Et on a bien raison d'être prudent car la grande majorité de ces films scientifiques sont tournés sans l'approbation des malades présents à l'image. Il est vrai que l'on ne parlera de ce droit à l'image que beaucoup plus tard.

Le début des années cinquante est marqué par l'apparition d'une panoplie de médication qui va bouleverser les modes de prise en charge du malade et, pour ce qui nous concerne, va mettre sur le marché des films scientifiques et médicaux largement payés par certains laboratoires qui voient, par ce moyen audiovisuel, la possibilité de promouvoir discrètement ou de manière plus ouverte leurs molécules ou leur marque. Cette production est avant tout destinée au public médical et les très rares incursions auprès du grand public sont presque sans lendemain. Le réalisateur Eric Duvivier fut l'un des chantres de ces documents diffusés auprès de deux générations d'internes en médecine et cette production importante va atteindre son point culminant dans les années 1960-1970 avec, parfois, des œuvres très ambitieuses.

Vers la fin des années 70 apparaissent, timidement d'abord, massivement ensuite, des films tournés de manière amateur, dans des services de psychiatrie dont la volonté est de montrer ce milieu qui s'entrouvre timidement au monde, de manière moins didactique et moins médicale, souvent avec plus d'humanité et de sensibilité. Le Festival de Lorquin, spécialisé dans ce domaine, a vu ainsi défiler des œuvres témoignant du travail remarquable de certaines équipes auprès de patients très lourdement atteints. Mais là aussi, les films sont vus en cercles fermés et restreints et il reste impensable qu'une diffusion élargie puisse en être envisagée.

C'est finalement la télévision qui va faire sortir certains films au grand jour, aidée en cela par son appétit d'images et par l'impact de films de fiction allant de La Fosse au serpents à Vol au dessus d'un nid de coucou auxquels le grand public réserve un accueil plus que favorable. En même temps apparaît au grand jour l'éclatement de la cellule fermée qu'était l'hôpital psychiatrique vers des structures plus adaptées aux handicaps des patients. Les structures ouvertes fonctionnent au vu et au su de tout le monde, et ce monde veut savoir.

Ainsi, les années 80/90 sont marquées par l'apparition de véritables documents audiovisuels qui, s'ils n'évitent pas un certain voyeurisme, voire une recherche de sensationnel, ont le mérite de placer le malade dans la société. Bien sûr, parfois avec une certaine perversité, un langage "politiquement correct", édulcoré, remplace un discours qui était moins convenu et un peu plus pragmatique. Ces films, après avoir passé la barrière du grand public, sont diffusés pour l'information ou la formation du personnel soignant médical, para-médical ou social.

Si la force de l'image sur l'imaginaire du spectateur est indéniable, sa qualité pédagogique ne l'est pas moins. Le pédagogue n'est plus seulement un homme de discours : il s'appuie de plus en plus souvent sur l'image dont la neutralité est parfois sujette à caution. Celle-ci oblige le formateur à devenir plus responsable de ce qu'il dit et de ce qu'il montre pour permettre un échange enrichi. C'est vrai pour le film

pédagogique en général, c'est particulièrement vrai pour le film qui n'est plus aujourd'hui seulement psychiatrique, mais aussi et avant tout document de santé publique et de santé mentale et qui a réussi à laisser loin derrière lui son prototype préhistorique pour aborder des problèmes plus larges, plus consensuels et plus sociaux.